

Edith Wong-Hee-Kam

LA DIASPORA CHINOISE AUX MASCAREIGNES : LE CAS DE LA RÉUNION



Edith Wong-Hee-Kam

LA DIASPORA CHINOISE AUX MASCAREIGNES : LE CAS DE LA RÉUNION

Préface de Claude Wanquet

*Publication du Centre de Documentation et de Recherche en
Histoire Régionale - Faculté des Lettres et des Sciences
humaines de l'Université de La Réunion*

*Cet ouvrage a été publié grâce aux concours
du Conseil Général et du Conseil Régional de La Réunion,
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient
et du G.D.R. océan Indien du C.N.R.S. (G.D.R. 15)*

*Editions L'Harmattan
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique
75005 Paris*

*L'Harmattan INC
55, rue Saint Jacques
Montréal-Québec
Canada H2Y 1K9*

© SERVICE DES PUBLICATIONS
FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES HUMAINES
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
Campus universitaire du Moufia
15, avenue René Cassin
BP 7151 - 97 715 Saint-Denis Messag cedex 9
☎ phone : (262) 938585- ☎ copie : (262) 938500

©ÉDITIONS L'HARMATTAN, 1996
7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute reproduction, intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 2-7384-4513-6

PRÉFACE

C'est pour moi un honneur et, plus encore, un plaisir de préfacier *La diaspora chinoise aux Mascareignes : le cas de La Réunion* d'Edith Wong-Hee-Kam. Comme ce fut un plaisir de participer au jury de la thèse dont le présent ouvrage est, en quelque sorte, la forme quintessenciée, condensée sur certains points, complétée sur d'autres.

Lors de la soutenance de cette thèse, Edith Wong-Hee-Kam avait elle-même clairement défini son objet : une réflexion sur l'évolution globale d'une minorité, en l'occurrence une minorité chinoise, au contact d'un autre monde, sur la façon dont cette minorité s'était implantée et organisée dans une société aux caractéristiques culturelles très différentes des siennes, une société par ailleurs pluri-ethnique et définie par son appartenance au monde politique français. Un projet ambitieux puisque l'auteur s'était attaché à retracer les étapes de cette implantation et les différentes formes qu'elle avait adoptées dans sa société d'accueil depuis l'époque de la Compagnie des Indes jusqu'au contexte départemental actuel.

Ce projet, Edith Wong-Hee-Kam l'a parfaitement mené à bien en conciliant des approches multiples, à la fois historiques, anthropologiques et sociologiques, qui l'ont conduite à compiler de très nombreuses sources d'archives françaises et étrangères ainsi qu'à mener de multiples enquêtes, à l'extérieur comme à l'intérieur de La Réunion, en particulier à Maurice et en Chine. Comme elle-même le déclarait de manière amusante, elle avait ainsi été amenée « à faire presque le tour du monde pour mieux focaliser sa recherche sur l'île de La Réunion » ! En multipliant les comparaisons avec d'autres domaines géographiques et historiques, en évoquant les expériences chinoises non seulement à Maurice et à Madagascar proches mais aussi en Martinique, à Tahiti, en Californie ou aux Philippines, Edith Wong-Hee-Kam a réussi à remarquablement éviter l'écueil du « nombrilisme insulaire » qui guette trop souvent

les chercheurs travaillant sur La Réunion. Par l'ampleur de l'information comme par la diversité des approches, son ouvrage dépasse largement les productions réalisées jusqu'alors sur les communautés chinoises des Mascareignes dont elle fait d'ailleurs une critique aussi pertinente que nuancée.

Point n'est besoin d'être un spécialiste pour lire cette œuvre qui offre d'abord l'agrément d'un plan très clair, en gros chronologique, permettant un lent glissement de l'« événementiel » au « collectif » et au social. La première partie est consacrée à un rappel des premières expériences d'introduction des Chinois dans l'archipel, certains peut-être comme esclaves, d'autres, à partir de 1844, comme engagés. Sur cet épisode du premier engagisme de travailleurs agricoles, les informations de l'auteur sont souvent neuves et pertinentes. Par exemple celles sur la probable origine malaise des Chinois de La Réunion, sur l'importance de certains phénomènes historiques internationaux comme la crise de 1887. La deuxième partie — « formation et organisation d'une communauté » — couvre la période de 1862 à 1946. Edith Wong-Hee-Kam suit minutieusement l'implantation des immigrants dans les différents quartiers de La Réunion, étudie leurs choix professionnels, s'attarde sur les difficultés rencontrées et sur les succès obtenus. Des pages très riches sont consacrées à l'insertion professionnelle des migrants, à leurs expériences en matière industrielle, aux fondations religieuses et aux écoles franco-chinoises. Mais plus passionnante encore est la troisième partie consacrée à l'intégration de la communauté chinoise dans la société réunionnaise depuis 1946. L'analyse porte surtout sur les mutations économiques, en particulier la transformation du système commercial chinois, avec aussi d'importants chapitres consacrés à la vie culturelle, à la vie religieuse et à la pénétration dans le domaine politique de représentants de la communauté. On ne peut qu'être admiratif de la manière dont l'auteur a réussi à pénétrer dans l'intimité d'une communauté réputée pour être discrète et même fermée où à un certain goût traditionnel du secret s'ajoutait la méfiance de certains informateurs devant le fait que leur interrogateur était une femme, et une Chinoise occidentalisée. L'obstacle d'une certaine « langue de bois » a été surmonté avec finesse et souvent humour et les divers portraits d'individus particulièrement représentatifs de la communauté sont remarquables. Quelle patience et quelle virtuosité il a fallu déployer pour réaliser cette micro-analyse de la communauté chinoise tout à fait éclairante, tant au niveau de son fonctionnement économique qu'au niveau social et politique, offrant en particulier, à diverses reprises, quelques flashes sur le rôle des femmes fort instructifs.

L'écriture, ferme et souple, rend la lecture de l'ensemble très aisée d'autant que l'illustration, dans la plupart des cas entièrement inédite, est abondante et étonnamment parlante. L'épigraphie est largement utilisée et certaines études — je pense en particulier à celle des cimetières — sont particulièrement attachantes.

D'aucuns diront que peut-être Edith Wong-Hee-Kam a eu tendance à minimiser les contestations et surtout les échecs connus par les Chinois à La Réunion. Et certes, si elle fait référence à « l'asiatophobie », très forte, de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles et mentionne les désillusions connues par certains commerçants chinois, ces mentions apparaissent un peu brèves au regard de certains reproches formulés à l'encontre des Chinois et largement évoqués à diverses époques par les médias réunionnais, tels ceux de violence et de forte criminalité. Certes aussi, et nonobstant les nuances du travail, perçoit parfois chez l'auteur un nationalisme non seulement chinois mais encore plus spécifiquement hakka. Mais peut-on faire grief à Edith Wong-Hee-Kam de s'être laissée emporter par son enthousiasme de chercheur et d'avoir laissé parler non seulement son intelligence mais aussi son cœur ? Car son œuvre, elle l'a vécue et réalisée comme une expérience scientifique certes mais aussi comme une démarche intérieure permettant — elle-même le souligne — une clarification des idées personnelles, une véritable « mise en ordre de données existentielles ». C'est ce frémissement intime qui, plus que tout, rend son livre tellement attachant.

Lors de sa soutenance, Edith Wong-Hee-Kam annonçait des projets de recherches complémentaires : étude des réseaux chinois dans les autres îles de l'océan Indien comme Madagascar et Rodrigues ou en Afrique du Sud ; étude, dans une perspective d'histoire des mentalités, de la littérature d'émigration évoquant cette diaspora ; sauvetage et dépouillement des archives chinoises privées, en particulier les archives généalogiques et comptables. Ce sont là riches promesses que l'on espère voir se concrétiser. Mais il est certain que, d'ores et déjà, son présent ouvrage sera désormais — pour reprendre une expression trop galvaudée de nos jours mais tout à fait pertinente dans son cas — incontournable pour qui veut connaître et comprendre l'histoire et la sociologie de l'émigration chinoise à La Réunion et, de façon plus large, pour qui veut saisir l'originalité et comprendre les problèmes et les perspectives d'avenir du monde indianocéanique.

CLAUDE WANQUET

Professeur à l'Université de La Réunion

AVANT-PROPOS

La Réunion offre l'exemple d'une société insulaire, dont les membres viennent de divers continents ou d'archipels plus ou moins proches. La Chine fait partie de ces régions du monde qui ont contribué à forger cette société multi-culturelle. L'émigration chinoise a, en effet, tissé sa trame autour de la Terre. Des provinces côtières de l'Empire du Milieu, elle a tendu ses fils vers le *Nanyang* (Mers du Sud), et la toile qu'elle a ourdie est parvenue jusqu'aux confins occidentaux de l'océan Indien, où elle a touché l'archipel des Mascareignes. Elle a été l'objet de nombreuses études dans maintes parties du monde. Certains des travaux qui lui ont été consacrés ont été faits dans des pays étrangers, ces derniers ayant initialement provoqué chez leurs auteurs, lorsqu'ils les avaient découverts, un choc affectif et intellectuel. D'autres recherches, en revanche, ont été effectuées sur un terrain que l'on croyait connaître, pour y être né, y avoir grandi ou vécu. C'est dans ce deuxième cas de figure que s'inscrit notre projet. Il y a quelques années, nous avons entrepris cette étude de la diaspora chinoise à La Réunion, et nous avons été amenée à jeter un regard neuf sur l'archipel des Mascareignes qui pourtant nous semblait familier ; nous avons pu alors constater qu'il n'était pas nécessaire, à l'instar du poète, de « plonger dans l'Inconnu pour trouver du nouveau », et nous avons redécouvert cette partie du monde où se conjuguent en synchronie les influences venues d'Asie, d'Europe, d'Afrique, dans le grand souffle de l'océan Indien qui amène ces îles à vivre en symbiose.

Durant l'entre-deux guerres, nos parents sont venus s'installer (provisoirement, pensaient-ils) à La Réunion, et nous avons fréquenté durant notre enfance leurs compatriotes et les enfants de ces derniers, tout en étant plongée dans une société créole où le processus d'occidentalisation s'accélérait. Nous avons souhaité comprendre d'un point de vue un peu plus objectif la rencontre de ces mondes et ce choc des cultures. Nous avons commencé à réfléchir à cette étude dès 1987, lors d'une année sabbatique au cours de laquelle nous avons pu nous replonger dans des études de sinologie entamées durant nos premières années de faculté, et poursuivies seule ultérieurement tout en enseignant le français. Nous avons tenté de lever un coin du voile et de retrouver un pan de la mémoire collective, et la connaissance que nous avions de nous-mêmes s'est modifiée. Ce travail nous a permis effectivement de procéder à une relecture de la réalité, à une mise en

ordre de données existentielles. Nous avons une perception confuse d'un certain nombre de phénomènes, qui, par nos recherches, se sont trouvés éclairés d'un jour nouveau. Dès lors, le vécu a pris son sens et a trouvé un ordonnancement, pour aboutir à une meilleure connaissance du monde et de nous-mêmes, un peu comme si le virtuel était devenu réel et avait pris place dans une perspective spatio-temporelle élargie. D'une certaine manière, nous pouvons dire que nous avons été libérée, pacifiée par une meilleure prise de conscience des éléments qui avaient cimenté notre vie, entre les récits nostalgiques de la Chine qu'en faisaient nos parents, l'image patriotique de La France que les maîtres d'écoles inculquaient aux élèves de la République et les échanges quotidiens avec les camarades créoles de l'île. La connaissance de soi aussi passe par celle d'un ensemble, où, par exemple, le clivage Cantonais-Hakka s'estompe pour laisser place à une certaine forme de sinité.

Nous adressons nos remerciements à Monsieur le Professeur Denys Lombard qui s'est toujours montré disponible, malgré les multiples charges qui lui incombent. Au cours de nos séjours à Paris, il a consacré un temps précieux à nous faire les remarques utiles à la progression de ce travail, et il nous a constamment prodigué ses encouragements. Nous exprimons aussi notre vive reconnaissance à Mme Claudine Salmon dont le soutien moral, matériel et intellectuel nous a permis de naviguer à travers les écueils et d'atteindre le port. Nous remercions également M. L. Vandermeersch, à qui nous devons l'idée de cette thèse et qui nous a apporté son bienveillant concours, M. Gerbeau, du CERSOI et M. J. Benoist, du GRECO océan Indien-C.N.R.S., qui nous ont beaucoup aidée dans la phase de démarrage de notre travail, M. J. Peyras de l'Université de Nantes, qui nous procura d'utiles conseils, M. M. Cartier qui a accepté de faire partie du jury, M. C. Wanquet, qui a accueilli de façon encourageante cette recherche, qui a accepté d'être l'un des rapporteurs et nous a fait profiter de ses remarques.

Notre reconnaissance va également aux personnes qui nous ont facilité la tâche en Chine, en particulier M. Liu Xinlin, de l'Université Jinan de Canton, qui nous a permis d'avoir accès à un nombre important de documents en chinois, à M. Wang Zhonghua de l'Institut des Langues Etrangères de Pékin, aux pères J. Lefeuvre et J. Duraud, de l'Aurora Center de Taibei qui nous ont fait parvenir des photocopies et des documents.

Nous remercions les personnes qui nous ont prêté leur concours à Maurice, en particulier le Professeur E. Lim Fat, M. Law-Tong-Fong, le Père P. Wu et le Père G. Cheung, du Centre Ming Tek, Mme Tsé. Nous exprimons notre reconnaissance au Fuksu Am de Port-Louis, qui nous a hébergée et permis de comprendre le fonctionnement interne d'un couvent chinois.

Nous exprimons notre gratitude à toutes les personnes, très nombreuses, qui nous ont aidée au cours de notre travail, se prêtant au jeu des interviews, acceptant de nous livrer leurs souvenirs ou leurs opinions, nous envoyant parfois des documents dont nous avons pu apprécier l'utilité : nous citerons, dans une liste hélas partielle, et en priant ceux qui auraient été involontairement omis de nous en excuser : le regretté M. Thiaw-Ti et ses fils, qui nous ont parlé des écoles cantonaises, M. E. Ng Tock Mine, qui a beaucoup contribué à nous éclairer sur le milieu hakka, ses associations et ses écoles, M. et Mme T. Chane-Tak-Ming qui nous ont servi de guides et d'interprètes en milieu cantonais, et nous ont permis d'élucider les difficultés

de certains textes chinois, ainsi que M. Alexandre Ah-Sing, M. G. Ah-Chine, M. F. Fock-Yee, M. G. Lawson, M. Cheung-Kin, M. Yong-Wai-Man.

Nous remercions aussi le personnel des ADR pour sa collaboration, en particulier M. B. Jullien, M. U. Lartin, Mme S. Bachaud. Documentation et information ne nous ont pas fait défaut, grâce à leur bienveillance. Nous avons de la gratitude pour Mme Girardin du CERSOI d'Aix-en-Provence. Nous n'oublions pas M. J. Coiffard pour son précieux concours sur le plan technique et M. A. Lock-Yam-Lam et l'association Qi Lin pour la saisie des caractères chinois. Notre reconnaissance va aussi à M. B. Feillens, qui, en tant que chef d'établissement, nous a facilité la tâche pour mener ce travail dans de bonnes conditions.

Nous n'oublions pas non plus les membres de notre famille qui nous ont constamment aidée, en particulier notre mère et notre tante qui ont volontiers accepté de nous parler de leur expérience d'immigrantes, et toute notre famille qui nous ont soutenue au long de ces années. Que Pascal Chane-Teng trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour les photos qu'il a faites. Notre gratitude va également à nos amis : C. Métivier, G. Bardou, R.-A. et B. de La Burthe, R. Lan-Nan-Fang, et à tous ceux qui nous ont prodigué conseils et encouragements durant l'élaboration de cette thèse.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Nous avons adopté la transcription du *pinyin* pour les termes qui sont en mandarin dans notre texte (généralement précédés de l'abréviation : mand.), celle de Rey pour le hakka (*Dictionnaire Hakka-Français*, Hong-Kong, 1924), dont s'inspire d'ailleurs en grande partie le manuel *Hakka One*, (Maryknoll Language School, Taichung, Taiwan, 1975), bien que certains Chinois des Mascareignes, comme l'écrivain mauricien Joseph Tsang Mang Kin, lui préfèrent celle de Mc Iver (*A Chinese-English Dictionary, Hakka dialect*, Shanghai, 1926), et la transcription Wade-Giles pour le cantonais (généralement précédés de l'abréviation : cant.). En ce qui concerne le créole, nous avons souvent opté pour une translittération qui nous semblait, à tort ou à raison, moins déroutante pour des francophones peu habitués à la phonologie du créole, qu'il soit réunionnais ou mauricien.

Les caractères chinois apparaissent dans un double lexique, l'un concerne les mots, les noms ou les expressions, le second transcrit les phrases (chacune d'entre elles étant numérotée par une lettre suivie d'un chiffre).

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- ADR : Archives Départementales de La Réunion, Saint-Denis.
AER : Archives Privées de l'Evêché de La Réunion, Saint-Denis.
AHIOI : Association Historique Internationale de l'océan Indien, Saint-Denis, La Réunion.
AM : Archives de l'île Maurice, Coromandel, Maurice.
AMSDR : Archives Municipales de Saint-Denis, Hôtel de Ville de Saint-Denis.
ANOM : Archives Nationales, Section d'Outre-Mer, Aix-en-Provence.
AN : Archives Nationales, Paris.
APOI : Annuaire des Pays de l'océan Indien, Aix-en-Provence.
AR : Annuaire de La Réunion.
CERSOI : Centre d'Etudes et de Recherches sur les Sociétés de l'océan Indien, Université d'Aix-Marseille III, Aix-en-Provence.
CG : Conseil Général, Saint-Denis de La Réunion.
CHEAM : Centre des Hautes Etudes sur l'Afrique et l'Asie Modernes.
CIRELFA : Conseil International de Recherche et d'Etude en Linguistique Fondamentale et Appliquée, Faculté des Lettres, Aix-en-Provence.
CMM : Compagnie des Messageries Maritimes.
GRECO : Groupement de Recherches Coordonnées, Université de Provence, Aix-en-Provence.
GDR : Groupement De Recherches, Aix-en-Provence.
IGN : Institut Géographique National.
IOL : Indian Office Library and Records, London.
IPHOM : Institut d'Histoire des Pays d'Outre-Mer, Université de Provence, Aix-en-Provence.
PUAM : Presses Universitaires d'Aix-Marseille.
RD : Recueil de Documents Inédits et Travaux Inédits pour servir à l'histoire de La Réunion, ADR, n°1-4, G. Couderc, 1954-1960.
RT : Recueil Trimestriel de Documents Inédits et Travaux Inédits pour servir à l'histoire des Mascareignes françaises, 8 vol., éd. par A. Lougnon, Tananarive, 1932-1949.

INTRODUCTION

Il est difficile de chiffrer avec exactitude le nombre actuel de Chinois à La Réunion. On sait bien que toute recherche sur les Chinois soulève la question fondamentale de leur définition. Faut-il se fonder sur le critère de nationalité, avec ce qu'il comporte d'aléatoire ? Ou doit-on se référer aux critères ethniques et linguistiques ? Outre les impératifs de la législation française qui refuse le classement des individus en fonction de leur race, il existe l'ambiguïté même du terme de Chinois dont on ne sait jamais trop ce qu'il désigne exactement, ambiguïté accentuée par les nombreux métissages qui sont propres aux sociétés pluriethniques. Les chiffres existants (nous verrons d'ailleurs le problème en étudiant les étapes de l'implantation chinoise) sont à manier avec la plus grande précaution : à ce niveau, le tableau sur la composition ethnique de la population selon différents chercheurs établi par D. Ah-Kang et B. Schmit est tout à fait éloquent : on voit l'estimation du nombre de Chinois varier de 5 000 à 18 000 pour la même période¹. La seule chose dont on soit sûr, c'est que les Chinois constituent l'une des plus faibles minorités ethniques de la population qui s'élève à l'heure actuelle à plus de six cent mille habitants, mais paradoxalement, leur visibilité socio-économique est indiscutable. De leurs rangs ont émergé un certain nombre de leaders locaux dont le plus connu est le député maire hakka André Thien-Ah-Koun, qui a obtenu ce mandat à une forte majorité aux législatives de 1989, et qui a été réélu au premier tour de celles de 1993, sans compter les traditionnelles figures de marchands et capitaines d'industrie auxquelles l'histoire des diasporas chinoises nous ont accoutumée. Ici pas plus qu'ailleurs, cette histoire n'est simple, et nous serons amenée à analyser les mécanismes complexes qui ont présidé à l'éclosion de l'actuelle communauté. Celle-ci a consolidé ses assises après le changement de statut entraîné par la départementalisation en 1946, et si elle a évolué et s'est transformée, elle n'a cependant pas connu les affres qui ont secoué d'autres minorités (celles d'Indonésie en 1964-1965 ou celles de Papouasie Nouvelle-Guinée en 1973). Nous nous proposons de retracer l'histoire d'une minorité qui s'est implantée

1 D. Ah-Kang & B. Schmit, *Six familles réunionnaises chinoises, trois générations*, mémoire de maîtrise d'anthropologie non publié, Université de La Réunion, 1984, p. 176.

dans une colonie française et de voir son évolution dans le contexte post-colonial. Nous aurons aussi à la rattacher constamment à la transformation d'une société insulaire complexe elle-même en mouvement ; celle-ci se situe au confluent de données géo-historiques spécifiques et au carrefour des routes maritimes de cet espace occidental de l'océan Indien.

I) BILAN DES ÉTUDES ANTÉRIEURES

Les communautés chinoises ont fait, depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, l'objet de nombreuses recherches. On connaît désormais les classiques études de Skinner, de T'ien, de Wang Gungwu, de Freedman, de Newell et Donald Willmott sur ces diverses diasporas, en particulier en Asie du Sud-Est. Plus récemment se sont organisés les travaux entrepris par des chercheurs de l'ASEAN dont Leo Suryadinata fait partie². Il semble qu'une tentative se fasse pour entreprendre l'étude des Chinois d'Outre-Mer sur une grande échelle, ce qui paraissait être un des objectifs de la Conférence Mondiale des Chinois, organisée à Maurice en avril 1992 et suivie de la création d'une « Pan Chinese Task Force », le but de cette dernière étant de promouvoir un plan d'action pour la préservation et la promotion des valeurs chinoises. Ceci en attendant la préparation de la conférence suivante, qui s'est tenue en Chine en novembre 1993.

En ce qui concerne les communautés de la partie occidentale de l'océan Indien et plus particulièrement de La Réunion, les études sur cette région ont véritablement démarré dans les années 1980. Outre un certain nombre d'articles et de mémoires, les ouvrages les plus connus ont été publiés à cette époque par Huguette Ly-Tio-Fane et Dominique Durand.

*La Diaspora Chinoise dans l'océan Indien Occidental*³ de Huguette Ly-Tio-Fane (1981) est le fruit d'une thèse de troisième cycle d'histoire soutenue en 1978 à l'Université de Provence. Cet ouvrage a la vaste ambition d'étudier les mouvements d'émigration sur une zone géographique aussi étendue que variée, et pour une longue période allant du milieu du XIX^e siècle à nos jours. L'auteur propose un cadre historique précis et donne une chronologie des événements de la Chine, généralement bien connue, mais utile pour le profane, et qui restitue l'émigration dans son contexte global. Mme Ly-Tio-Fane s'appuie sur une abondante bibliographie anglaise et française. Elle s'est en outre livrée à une exploitation très sérieuse des archives mauriciennes, en particulier pour le dépouillement des journaux de langues occidentales et l'étude des mouvements de bateaux entre Port-Louis et les autres ports de la région, ce qui nous vaut des tableaux d'une grande précision sur les arrivées et les départs. Un autre point intéressant de l'ouvrage consiste dans la présentation de biographies mauriciennes bien détaillées, qui illustrent de façon concrète, à travers quelques figures emblématiques, l'évolution de la société chinoise mauricienne. Cependant, nous pouvons regretter que l'auteur n'ait pas été à même d'utiliser les sources chinoises, en dehors d'une monographie de Taiwan dont elle a eu la traduction anglaise sous le titre de

2 Voir *The Ethnic Chinese in the Asean States, Bibliographical Essays*, éd. par Leo Suryadinata, Institute of Southeast Asian Studies, Singapour, 1989.

3 H. Ly-Tio-Fane, *La Diaspora Chinoise dans l'océan Indien Occidental*, Presses de G.I.S. Méditerranée, Aix-en-Provence, 1981, 408 pages.

The Chinese Overseas Committee sur les Chinois de La Réunion⁴. Il existe à Maurice des journaux chinois (en 1950, il y en avait au moins deux, séparés par les clivages politiques Guomindang-RPC) auxquels il n'est pas fait allusion. De même, n'a pu être utilisé le matériel épigraphique des temples. En ce qui concerne le chapitre sur La Réunion, nous pouvons nous étonner que les seules archives consultées en l'occurrence soient mauriciennes. Dans les notes de ce chapitre, nous n'en avons pas relevé une seule qui fasse allusion aux ADR ou aux ANOM, alors qu'un travail d'historien aurait exigé leur consultation. De cette faiblesse de la documentation découle sans doute la tendance de l'auteur à présenter des supputations et des hypothèses plutôt qu'une thèse solidement établie. Ainsi, à la page 141, elle affirme : « Ceci renforce l'hypothèse que les premiers commerçants réunionnais furent des engagés fukiénois. Nous pouvons déduire qu'ils étaient venus à Maurice inviter leurs compatriotes à investir à La Réunion ou à mettre au service des Chinois réunionnais l'expérience qu'ils avaient acquise dans l'organisation d'un réseau commercial à travers l'île », autant de formules idylliques (« inviter les compatriotes », « mettre au service »), qui reflètent mal la dureté des rapports dans le monde commercial. A la page 132, l'auteur déclare : « Ils ont dû être engagés d'après les termes de l'arrêté de 1829 ». Encore une supputation qui méritait vérification. Mme Ly-Tio-Fane déclare en outre à propos de l'engagement agricole à La Réunion en 1844 : « Nous n'avons pu malheureusement retrouver les documents témoignant de l'arrivée de ces cultivateurs engagés chinois à La Réunion », ce qui nous paraît curieux car les ADR et les ANOM abondent en témoignages de ce genre. Nous sommes également frappée par l'occultation complète, dans cet ouvrage, du rôle joué par cette plaque-tournante que constitue l'archipel insulindien, en particulier pour Singapour et Penang, ce qui laisse à penser que jusqu'en 1981, les relations existant entre ces deux zones de l'océan Indien sont restées sous-étudiées. A propos des écoles chinoises de La Réunion, le tableau est rapide, voire rudimentaire. Certaines informations demandent à être complétées. Ainsi, en affirmant que « l'Ecole Franco-chinoise ouvrit ses portes en 1944 », l'auteur laisse entendre qu'il n'y en avait qu'une alors qu'en fait, il en existait déjà plus d'une dizaine dans l'île. Cependant, au-delà des faiblesses et des lacunes que l'on peut reprocher à cette œuvre, force est de reconnaître son apport général sur la zone occidentale de l'océan Indien. L'auteur comble une lacune importante en donnant une vue d'ensemble sur une diaspora jusqu'alors mal connue. Elle esquisse la présence des réseaux. Elle établit les liens qui unissent les communautés des différents pays de cette zone avec ce centre nerveux que constitue Maurice. Par ailleurs, Huguette Ly-Tio-Fane se livre à une étude intéressante du rôle des femmes. La première partie met bien en lumière les effets de l'absence d'épouses chinoises dans les contingents venus au XIX^e siècle, et l'assimilation de cette population mâle, provoquée par les intermariages avec les femmes créoles. Une plus grande part aurait pu être faite sur l'impact de l'arrivée des femmes chinoises durant la première moitié du XX^e siècle. La variété de la documentation atteste néanmoins le sérieux du travail. Sur le plan de la réflexion générale, nous constatons une ébauche de réflexion sur le double paradigme auquel étaient soumis les Chinois, qui

4 *Huaqiaozhi Liuniwangdao*, Huaqiaozhibianzhuan weiyuanhui bianyin, Taibei, 1966. Il a été traduit par Denise Helly sous le titre de *La Réunion vue de Taïwan*, *Hua qiaozhi Liu ni wang dao*, APOI, Vol. VIII, Aix-en-Provence, 1981, pp. 243-263.

devaient entretenir des relations avec la mère-patrie d'une part, et avec leur pays d'accueil d'autre part, et nous saisissons de façon claire et concrète les différences qui existent entre les politiques coloniales britannique et française. L'ouvrage de Huguette Ly-Tio-Fane reste une contribution majeure à la connaissance et à l'étude des différentes composantes humaines des pays de l'océan Indien Occidental.

*Les Chinois de La Réunion*⁵, (1981), a été écrit par Dominique Durand qui a bénéficié de la collaboration de Jean Hin-Tung au niveau des enquêtes. Cet ouvrage fait partie d'une collection « Peuples de La Réunion » qui se proposait de faire paraître un volume sur chacune des ethnies existant dans l'île. Destiné à un grand public, il est abondamment illustré et veut présenter les diverses facettes de la société chinoise. La partie historique est probablement la meilleure car elle s'appuie sur une consultation solide des archives, en particulier de la série K (archives du conseil de Bourbon), de la série M (archives du gouvernement) et de la série R (affaires militaires, rapports de police et de gendarmerie). Nous trouvons une intéressante analyse de la presse locale de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, elle nous donne une idée concrète de la perception que se faisait la société réunionnaise (en particulier la bourgeoisie locale) des Chinois. Cette approche est complétée de façon heureuse par des enquêtes dans le milieu chinois où différentes interviews ont été menées même si elles n'ont pas été intégralement retranscrites comme cela eût été parfois souhaitable (ne fût-ce que dans les documents). Grâce à une étude historique établie sur des documents d'archives, les auteurs restituent à la Malaisie (Penang et Singapour) le rôle de plate-forme qu'elle a joué dans les années 1844-1850. On peut néanmoins regretter qu'ils se soient cantonnés à une consultation exclusive des ADR, négligeant les archives de Maurice, des ANOM, les apports du CERSOI ou du Centre Universitaire de Saint-Denis. Sur le plan méthodologique, il est dommage que cet ouvrage ne comporte ni notes, ni table des matières, ni index, ni tableau ou graphique, ce qui rend peu pratique sa consultation. On sent le manque de rigueur, en particulier dans la partie économique qui esquisse, à grands traits simplificateurs, l'insertion des Chinois dans le monde du commerce. Les données chiffrées baignent dans un certain flou, l'histoire des principales associations reste souvent dans l'ombre, ce qui est une carence majeure pour l'étude d'un groupe chinois. Les biographies sont juste effleurées. L'illustration, en revanche, a le mérite d'être variée. Pour la première fois, on trouve la publication de photos d'immigrants. Cependant, certaines images n'ont qu'un rapport lointain avec le contenu immédiat du livre. On se demande par exemple ce que fait à la page 35 « Une scène de rue à Pékin » quand on sait que les Chinois de l'île sont originaires des provinces méridionales, ou encore à la page 115 la rencontre entre Reagan et Tchang-Kaï-Chek à Taïpei au moment où le premier était chargé de mission de Nixon ! La vie culturelle et religieuse n'est pas vraiment étudiée, et les chapitres qui s'y réfèrent contiennent des généralités somme toutes banales ; les allusions faites à la vie réunionnaise comportent des erreurs, notamment celle faite à propos des écoles chinoises : il est écrit à la page 158 que « le Guomindang et la Chambre de Commerce Chinoise subvenaient aux traitements des professeurs et supervisaient les programmes avec l'Evêché », alors que tel n'était pas toujours le cas, les situations étant bien plus nuancées.

5 D. Durand, *Les Chinois de La Réunion*, Australe éd., Capetown, 1981, 260 pages.

Cependant, cet ouvrage représente la première tentative systématique d'une approche spécifique du milieu chinois, il reste un ouvrage de références pour une connaissance par secteurs à La Réunion d'une minorité qui n'avait jusqu'à présent fait l'objet que d'opuscules, de monographies ou d'articles.

Notre ambition est d'apporter une contribution supplémentaire à l'étude de la communauté chinoise de l'île, à laquelle nous portons un intérêt tout particulier compte-tenu de notre appartenance à l'une des deux composantes ethno-linguistiques (en l'occurrence la hakka). Outre ces raisons personnelles, il nous a semblé qu'une meilleure prise en compte de nos spécificités et de notre mémoire collective pouvait être un facteur de meilleure compréhension mutuelle dans notre « société plurielle⁶ ». S'il est vrai que le « Connais-toi toi-même » peut être le point de départ d'une certaine sagesse, il est probable que notre présence dans l'île et notre connaissance intime du terrain ne pouvaient que faciliter l'investigation d'un pareil sujet. Notre maîtrise des dialectes hakka et créole, couplée avec une formation de sinologie, nous a permis d'exploiter les documents oraux et écrits, et la connaissance du mandarin nous a aidée à dialoguer avec les chercheurs chinois spécialisés dans ce type de sujet. Nous pensons que ces atouts nous permettent de jeter une lumière un peu plus vive sur une riche matière encore sous-explorée.

II) PROBLÉMATIQUE

En fonction des sources consultées, nous avons pensé à construire notre problématique en nous demandant comment la minorité chinoise a effectué son intégration à la société de plantation d'une colonie française, éloignée à la fois de la métropole européenne et des provinces d'origine extrême-orientales. Nous nous intéresserons en particulier à son implantation à la fin du XIX^e siècle : quelles formes a pris ce processus d'adaptation économique et sociale ? Cette colonie s'est transformée en 1946 en département, ce qui n'a évidemment pas manqué d'entraîner toute une série de répercussions : elles ont marqué le visage de cette communauté au moment même où l'histoire abordait en Chine un virage décisif. Nous serons donc amenée à nous interroger sur le degré d'insertion à la société locale des Chinois qui ont choisi de s'installer définitivement à La Réunion.

Au plan économique, cette insertion est caractérisée en particulier par une percée commerciale, souvent consacrée par une réputation d'*Homo Economicus* sur laquelle il serait bon de s'interroger : cette place qui leur est assignée d'office ne fait-elle pas abstraction de leur vie culturelle et religieuse, qui fut souvent encadrée par les associations comme nous le verrons en étudiant l'histoire des écoles ? On peut se demander d'ailleurs si l'évolution actuelle les a extraits de leurs réseaux traditionnels de solidarité. Cette notion de réseaux mérite d'ailleurs qu'on y porte une attention toute particulière : il semble que les Chinois ont eu fortement recours à l'esprit d'association, émanation des réseaux, pour asseoir leur implantation. Grâce à celui-ci, ils ont pu exploiter les ressources matérielles et humaines et améliorer leur statut socio-politique. Ces réseaux se retrouvent d'un bout à l'autre de la chaîne : facteur d'émigration facilitant la sortie de Chine, vecteur

6 Voir J. L. Alber, *Vivre au pluriel*, Publications de l'Université de La Réunion, Saint-Denis, 1990.